

## REVIENS PRINTEMPS

Reviens, Printemps, saison charmante  
Où tout sourit, où l'âme chante ;  
Reviens, reviens sécher les pleurs,  
De doux transports bercer les cœurs.

Reviens, Printemps, nous faire entendre  
Du chantre des bosquets  
La note harmonieuse et tendre.  
De tes gentils bouquets  
Reviens décorer la nature  
Et sous les voûtes de verdure  
Fais chanter les ruisseaux,  
Bâtis des nids nouveaux.

Reviens, Printemps, saison charmante  
Où tout sourit, où l'âme chante ;  
Reviens, reviens sécher les pleurs,  
De doux transports bercer les cœurs.

Dissipe ces tristes nuages  
Obscurcissant le ciel ;  
Chasse l'hiver et ses orages !  
Reviens, zéphyr de miel,  
Et sur ton aile parfume  
Apporte-nous, ô brise aimée,  
Les doux feuilletés émus  
Des souvenirs perdus !

Reviens, Printemps, saison charmante  
Où tout sourit, où l'âme chante ;  
Reviens, reviens sécher les pleurs,  
De doux transports bercer les cœurs.

Du haut de la plaine acérée  
Verse des rayons d'or ;  
Douce saison tant désirée,  
Viens et rends-nous encor  
Tes captivantes griseries.  
Longs accords, belles symphonies  
Du ciel vous émane :  
Oh ! vite, revenez !!!

1er mars 1900.

MYOSOTIS.

## JEAN MARIE MOTET

Je passais par le petit village de R... en Ille et Vilaine, et comme c'était l'heure du dîner, je décidai de m'arrêter dans la petite hôtellerie de l'endroit. Au-dessus de la porte se lisait l'enseigne que l'on rencontre souvent en Bretagne : " Ici l'on sert à boire et à manger. On loge à pied et à cheval. Aujourd'hui pour de l'argent, demain pour rien." Comme c'est toujours " aujourd'hui " qu'on lit l'enseigne, l'hôtelier ne risque guère d'en être jamais pour ses frais. Le traditionnel bouchon de houx attirait en même temps l'attention de ceux qui ne savaient pas lire.

Je mis mon cheval à l'écurie et recommandai au garçon, fort gaillard à l'air déluré, de le bien soigner au foin et à l'avoine, attendu que j'avais encore une bonne trotte à faire avant d'atteindre la ville de Redon où je voulais me rendre le soir même.

C'était l'hiver et je savais que la nuit serait bientôt arrivée, d'autant plus que la veille la lune s'était levée tard. Un fort vent de Nord-Est soufflait, et les nuages d'un sale floconneux qui montaient à l'horizon n'indiquaient rien de bon. Bien probablement, il y aurait le lendemain matin un bon demi-pied de neige. Je ne voulais pas donner à mon cheval assez fatigué déjà, le mal de me porter sur une route assez défoncée par les pluies des jours précédents.

J'entrai donc dans la petite salle à manger de l'hôtellerie et priai une grosse servante rougeaude de vouloir bien me préparer à dîner sur le champ. La bonne fille disparut aussi vite que le lui permettait son respectable embonpoint et rentra presque aussitôt pour me prier de bien vouloir attendre un petit quart d'heure : qu'au bout de ce temps, je serais servi selon mon désir.

Le mieux que j'avais à faire pour tuer le temps était de m'asseoir près de la cheminée où flambait un bon feu de fagots, et de me réchauffer convenablement en brûlant une cigarette. Je m'installai donc à mon aise devant le foyer, et deux minutes après, renversé sur ma chaise, les deux mains croisées sur ma tête et

les pieds étendus devant lâtre, je me laissai aller à un délicieux voyage dans le pays des rêves.

Je venais de faire à cheval un petit voyage d'une quinzaine de jours chez des parents qui habitaient à près de quinze lieues de l'endroit où je me trouvais, et je ne pouvais oublier de sitôt les parties de plaisir de toutes sortes auxquelles il m'avait été donné de prendre part. Mon oncle avait d'immenses propriétés : une grande partie consistait en bois où le gibier abondait. En compagnie de mes deux cousins, auxquels se joignait parfois mon oncle, j'avais parcouru tous les meilleurs endroits, et, soit dit en passant d'une façon tout humble, tué plus de gibier qu'aucun d'eux. Je me sentais destiné à faire un Nemrod hors ligne.

La grosse fille rentra au moment où j'étais en train de me rappeler le jour où j'avais tué mon premier chevreuil.

Je me mis à table et, excité par le froid qui m'avait fouetté le sang toute la matinée, je dévorai à belles dents ce qui me fut servi.

Je finissais à peine mon repas que le garçon d'écurie entra pour me dire que mon cheval semblait malade et que je ferais bien d'y aller voir avec lui. Je me levai aussitôt et courus à l'écurie, où je trouvai mon pauvre Friquet la tête entre les jambes et l'air tout abattu ; il n'avait pas touché à son foin et son avoine était intacte dans sa boîte.

J'essayai de trouver la cause, et le siège de son mal, mais je n'étais pas assez connaisseur pour cela.

— M'est avis, mon jeune monsieur, me dit le garçon d'écurie, que vous feriez bien de consulter le père Motet, qui demeure en face, sur l'autre côté de la rue. Il n'est pas vétérinaire, mais cela n'empêche qu'il en connaît plus sur les maladies des animaux que n'importe qui.

Je n'avais jamais eu grande confiance en ces sortes de savants de campagne, mais songeant que ma bête ne pouvait être bien gravement atteinte, je résolus d'essayer celui-ci.

— Voulez-vous me l'aller chercher ? demandai-je.

Le jeune homme sortit, franchit la rue et, deux minutes à peine après son départ, je le vis revenir flanqué d'un petit homme trapu à la mine rusée.

L'individu me salua d'un air quelque peu protecteur et se rendit aussitôt près du cheval qu'il parut examiner avec soin.

Puis revenant à la porte sans doute pour y mieux voir, il mit une paire de besicles rouillées sur son nez, et retira d'une de ses poches un petit livre. A mon grand amusement il me sembla lire sur la couverture : *Catéchisme*.

— Que veut-il bien faire de cela ? me demandai-je.

Mais mon étonnement crut encore quand je le vis faire semblant de lire dans le petit volume : celui-ci était à rebours. Je compris qu'il devait se servir de ce moyen avec les braves paysans des environs dont la plupart ne savaient ni lire ni écrire, afin de se donner de l'importance.

Je résolus de le laisser faire, me contentant de rire sous cape.

Au bout de quelques secondes d'une prétendue lecture attentive, il ferma son livre qu'il remit dans sa poche, et retira ses lunettes.

— Ce ne sera rien, conclut-il, je vais aller lui chercher quelque chose, et demain matin, je vous promets qu'il vous sera possible de continuer votre route comme si de rien n'était.

La perspective d'attendre jusqu'au lendemain ne me souriait guère, mais je réfléchis que ma bête avait sans doute besoin de ce repos.

Quelques instants après, le " rebouteur " rentra et faisait avaler à mon pauvre Friquet une potion qui dut produire son effet, car lorsque je rentra, une heure plus tard, il mangeait son avoine.

J'avais invité le père Jean-Marie Motet à venir " prendre un coup " et nous nous étions mis à causer à une petite table de la buvette tout en dégustant notre " bolée " de cidre.

Je ne sais comment la conversation tourna sur les aventures nocturnes, et mon interlocuteur, entre autres surprenantes, me raconta la suivante.

— Je m'en revenais un certain soir par une nuit

très noire de soigner un bœuf dangereusement malade à la ferme de l'Entouchée, à environ deux lieues d'ici.

" Il avait plu toute la journée de sorte que rien n'était plus désagréablement fatiguant que de s'en revenir par les petits chemins boueux, les seuls que j'eusse à suivre pour rentrer chez moi. Pour comble de malheur j'avais le vent devant, et je vous assure qu'il n'était pas plus chaud que celui d'aujourd'hui.

" Fatigué par les courses nombreuses que j'avais faites depuis le matin, je me traînais bien plus que je ne marchais ! Et j'étais à peine au quart de ma route ! Je songeais même à retourner coucher à la ferme que je venais de quitter. Cependant je tenais à rentrer chez moi le soir même.

— Ah ! me dis-je, qu'un bon cheval serait le bienvenu en ce moment !

" J'avais à peine fini de formuler mon souhait qu'il me sembla entendre derrière moi un bruit qui ressemblait pas mal au galop d'un cheval.

" — Tiens, pensai-je, je ne suis pas le seul à être dehors par ce temps de chien. Mais celui qui vient là a plus de chance que moi.

" A en juger par la rapidité du train du cheval, il ne lui faudrait pas longtemps pour atteindre le village.

" Je me tirai de côté pour laisser passer le cavalier. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis que le cheval que je venais d'entendre n'était pas monté, bien qu'il fût tout sellé, tout bouclé. Il s'arrêta brusquement près de moi, hennissant gentiment et remuant de la queue comme pour m'inviter à profiter de l'occasion qu'il m'offrait.

" Voyez-vous, je n'ai jamais été bien peureux : ce n'est certainement pas là mon plus grand défaut. Aussi, n'hésitai-je pas une seconde, mais tout joyeux je saisis le fringant coursier par la guide, mis rapidement le pied à l'étrier et sautai en selle.

" Ah ! Je puis vous assurer qu'il faisait bon galoper sur un pareil cheval et qu'il ne me fallut pas longtemps pour franchir les quelques kilomètres qui me séparaient de l'entrée du village. Je croyais que j'allais en perdre la respiration tant nous allions vite ! mais la selle était si bonne ! on y était si bien !

" Il m'aurait sans doute mené de ce train jusqu'à ma porte si je m'étais seulement un peu raisonné au bon moment.

" Vous avez sans doute vu sur votre gauche en entrant dans le village, une croix de pierre sur le bord du chemin.

" Quand nous y arrivâmes, poussé par l'habitude sans doute, j'esquissai un rapide signe de croix.

" On eût dit que je venais d'enfoncer des éperons dans les flancs de ma fantastique monture ; elle se cabra en faisant entendre comme un cri d'épouvantable douleur, bondit de côté et d'autre jusqu'à ce qu'enfin, malgré tous mes efforts, elle réussit à me jeter dans le creux de fossé près de la croix.

" Je le vis tourner bride et disparaître d'un galop d'enfer dans la nuit, en poussant des hennissements de douleur.

" Je l'avais échappé belle, car ça ne pouvait être que le diable qui s'était transformé ainsi pour me tenter.

" Je me relevai pourtant, me tâtai pour voir si je n'avais rien de démolé, et rentra chez moi. En fin de compte la fatigue de la route m'avait été épargnée, et je ne me plaignais point."

— C'est sans doute depuis lors que vous vous servez d'un catéchisme pour guérir les bêtes malades, lui dis-je en plaisantant.

Il jeta un regard rapide autour de la salle. Nous étions seuls. Il me mit la main sur le bras.

— Oh ! me dit-il, ne le dites à personne ici, ou c'en est fait de mon gagne-pain. Qu'importe d'ailleurs de quels moyens je me sers, si je réussis à rendre à la santé les animaux que l'on confie à mes soins ?

— C'est juste, approuvai-je. Vous sentez-vous bon pour un autre pichet de cidre ?

— Ce n'est pas de refus.

Le lendemain, de bonne heure, je me mettais en route. On n'aurait pas dit que mon pauvre Friquet